

déré comme du domaine du pharmacien ; il dit : “ *La materia medica*, en tant que connaissance des drogues, est l'affaire du pharmacien. Dans les autres carrières, on reconnaît pleinement la nécessité de la division du travail et il est absurde de prétendre que le médecin ne doive pas utiliser les connaissances spéciales de ceux qui s'occupent exclusivement de la préparation des médicaments dont il se sert.

Qu'un médecin sache que l'huile de ricin (*Castor oil*) provient d'une plante et le castoreum d'un animal, et comment on le prépare, c'est parfait ; mais pour les fins pratiques de sa profession, cette connaissance n'a pas plus de valeur ni plus d'intérêt que de savoir comment est fait l'acier de son scalpel.”

Basée sur le sens commun, l'assertion du professeur Huxley est évidente par elle-même : *Le pharmacien d'aujourd'hui est nécessaire au médecin d'aujourd'hui.*

Il y a un siècle, le médecin était non seulement son propre pharmacien, mais il devait encore passer une grande partie de son temps à l'herborisation des simples. Aujourd'hui, le médecin de Londres, de Paris, ou de toute autre grande ville, non seulement ne recueille pas lui-même ses simples, mais il ne donne pas même de remèdes à ses patients. Quand il a parachevé son diagnostic, quelques coups de plume mettent à sa disposition l'habile pharmacien. Il ordonne, le pharmacien obéit. Naturellement, il peut arriver que le pharmacien n'ait pas sous la main le remède prescrit ; toutefois le médecin sait fort bien que le pharmacien, pour sauvegarder sa propre réputation, ne manquera pas de se le procurer au plus tôt et que le patient en sera pourvu d'une manière prompte et satisfaisante.

Que fait le praticien général de la vieille école ?

Il voit un patient, et va lui prescrire ; il procède sur le champ à la préparation de son médicament ; mais, hélas ! la collection restreinte de drogues officinales et de remèdes qu'il garde dans son armoire ne contient pas la préparation requise ; que faire alors ? Un changement dans la base du médicament, et au lieu du meilleur remède qu'il devrait donner, il se contente d'une préparation secondaire et inférieure, mais qui a la bonne fortune de se trouver sous sa main.

Le pharmacien, même le moins observateur, se familiarise tous les jours de plus en plus avec les meilleures méthodes pour préparer, conserver, et manipuler les drogues et les matières chimiques ; chose qu'un médecin, qui pratique judicieusement et diligemment sa profession, ne pourra jamais faire. Le professeur Huxley le dit très bien : “ Pourquoi le médecin ne profiterait-il pas de cette connaissance spéciale du pharmacien ? ”

Il y a toutefois un empiètement sur le domaine de la profession médi-